

Faut-il brûler Kissinger ?

André Kaspi dans le mensuel 65 de l'Histoire (mars 1984)

Un magicien, un homme hors du commun saisissant les complexités de notre monde... ? Pas du tout ! nous assure Seymour Hersh* qui vient de dresser l'acte d'accusation de « Dear Henry ».

Ce fut une irrésistible ascension. A peine élu président des États-Unis, en 1968, Richard Nixon le nomme à la tête du Conseil national de Sécurité (National Security Council) et fait de lui son principal conseiller de politique étrangère. Qui connaît alors Henry Kissinger ? Quelques initiés, des universitaires, des lecteurs attentifs de la revue Foreign Affairs. A la Maison Blanche, ses débuts sont modestes ; son rôle reste obscur. Survient le 15 juillet 1971. Ce jour-là, on croyait Kissinger à Islamabad, grippé, enfermé dans une chambre d'hôtel, englué dans des négociations avec les Pakistanais. Surprise ! Le voici à Pékin, où il a rencontré Mao Tsé-toung et Chou En-lai, préparé les voies d'une réconciliation entre les États-Unis et la République populaire de Chine, brisé un silence diplomatique d'un quart de siècle. Un salut à la presse et il repart pour Washington en s'arrêtant à Paris où il poursuit ses discussions avec Lê Duc Tho, son interlocuteur nord-vietnamien. Et la ronde continue sur un rythme haletant qui épuiserait un homme ordinaire.

De Washington à Choisy-le-Roi, de Jérusalem au Caire, de Moscou à Bonn, il est omniprésent. Sans cesser d'être génial. De son chapeau de magicien de la diplomatie, il fait sortir des lapins, des accords de paix, des colombes et des bouleversements diplomatiques. Les journalistes, émerveillés, n'en finissent pas de recueillir ses confidences. Les photographes s'en donnent à cœur joie. Kissinger au bras d'une jolie femme, Kissinger serrant la main de Brejnev ou de Golda Meir, Kissinger portant son linge sale à la laverie automatique, Kissinger-ci, Kissinger-là. Dear Henry, quel homme merveilleux ! On ne tarde pas à se convaincre qu'il est irremplaçable. En septembre 1973, il cumule ses fonctions au National Security Council avec celles de secrétaire d'État. Les relations internationales des États-Unis, c'est désormais lui et lui seul. Richard Nixon démissionne en août 1974, écrasé par le scandale du Watergate. Kissinger se maintient au pouvoir et jouit de la confiance illimitée du président Ford. La victoire des démocrates en novembre 1976 le contraint à s'éloigner du pouvoir. Tant pis pour les États-Unis ! Kissinger ne se prive pourtant pas de donner des conseils. Il espère en 1981 que Ronald Reagan reconnaîtra ses mérites. Il doit se contenter, deux ans plus tard, de la présidence d'une commission de réflexion sur l'Amérique latine, tout en menant d'interminables tournées de conférences, tout en offrant à bon prix ses recommandations d'expert aux entreprises qui les sollicitent.

Duplicité, illégalité

Aujourd'hui, le grand homme subit de violentes attaques. Elles viennent d'un journaliste de talent, Seymour Hersh, qui a écrit un gros ouvrage sur Kissinger*. Un homme hors du commun, saisissant d'un coup d'oeil les complexités de notre monde et capable de découvrir des solutions aux problèmes les plus abscons ? Pas du tout, nous assure Seymour Hersh. Kissinger souffre d'insupportables défauts de caractère. Il est dévoré par l'ambition ; pire encore, par l'arrivisme. Il n'a jamais cessé de manifester d'inquiétantes aptitudes à la flatterie. Il n'a aucun scrupule. Ses amis les plus chers, il les sacrifie sur l'autel de ses intérêts personnels. Il écrase tout et tous sur son passage. S'il a su séduire les journalistes par des confidences soigneusement pesées, c'est qu'il est obsédé par l'influence de la presse et cherche à se faire aimer pour mieux se défendre de ses ennemis. En un mot, ce qui caractérise l'action politique de Kissinger, c'est « la duplicité et l'illégalité ».

Et Hersh de donner des exemples. En novembre 1968, Kissinger offre ses services à Nixon en lui faisant savoir qu'il sait ce qui se passe, dans le camp des démocrates, à propos des négociations sur le Vietnam. Quelques semaines auparavant, il proposait au candidat Humphrey d'être son conseiller. Ses relations avec le président Nixon n'ont rien de simple. Nixon se méfie de lui et l'admire en même temps. Kissinger accepte de se soumettre aux obsessions du « patron ». Juif d'origine allemande, émigré aux États-Unis en 1938, il ne proteste guère contre l'antisémitisme du

président. Il fait mettre sur table d'écoutes ses collaborateurs les plus proches. Une manière de se faire bien voir de la Maison Blanche et du FBI. Et les ragots que lui adresse John Edgar Hoover, il les lit avec la plus grande attention. Mais gare aux reporters et aux analystes qui le critiquent ! Kissinger adore les éloges et ne supporte pas que ses qualités intellectuelles ou politiques soient mises en doute.

Et pourtant, sa politique étrangère témoigne d'un « mépris et [d'une] négligence » (p. 141) qui auraient dû sauter aux yeux des contemporains. Ce qu'il recherche avant tout, c'est avoir la haute main sur la diplomatie américaine. De ce point de vue, il agit en accord parfait avec Nixon. La Maison Blanche ne peut être que le seul centre de décision. Le département d'État est chargé de régler les questions administratives, le train-train quotidien, le tout-venant. Les grandes affaires, les décisions capitales, ce sont le président et son conseiller qui s'en chargent. Ce n'est pas pour rien que, devenu secrétaire d'État, Kissinger se garde bien d'abandonner la direction du Conseil national de Sécurité. D'où cette inlassable ardeur à mettre sur pied des liaisons officieuses, en dehors des voies habituelles de la diplomatie ; le goût du secret ; une condescendance complaisamment affichée pour ceux qui ne savent pas.

« La théorie du fou »

La politique étrangère s'embrouille dans d'inextricables intrigues et d'insondables arcanes. Un centre d'intérêt l'emporte sur tous les autres : les relations avec l'Union

soviétique et, accessoirement, avec l'Europe. Pour le reste, Kissinger montre une indifférence presque totale. La Grèce des colonels, la guerre du Biafra, les opérations secrètes au Laos et au Cambodge, des préoccupations mineures. Il faut finir la guerre du Vietnam. A n'importe quel prix ! Kissinger fait appliquer « la théorie du fou », d'après laquelle l'ennemi est convaincu qu'il a en face de lui des esprits dérangés, prêts à bombarder des populations civiles ou à recourir à l'arme nucléaire. Du coup, Kissinger donne à la politique de vietnami-sation une dimension particulièrement inquiétante. Et la guerre dure jusqu'en janvier 1973 pour ce qui concerne la participation directe des États-Unis. Elle se termine, en réalité, en avril 1975, avec la chute de Saïgon et le départ précipité des derniers représentants du gouvernement américain. Il n'y avait pas de quoi attribuer le prix Nobel de la paix à Henry Kissinger. Les négociations sur la limitation des armements stratégiques ne sont pas mieux conduites. Kissinger commet des fautes impardonnables.

Alors, échec de toutes parts ? Non, nous assure Hersh. La reconnaissance de la Chine communiste est un grand succès pour les États-Unis. L'idée ne vient pas de Kissinger, mais de Nixon. Pourtant, le premier en tire plus de gloire que le second. Ce qui explique la jalousie croissante du président à l'égard de son bras droit. Somme toute, l'un et l'autre appartiennent à la même catégorie d'hommes. Kissinger a commis presque autant de Watergate que Nixon. Ils sont tous deux assoiffés de pouvoir. Et ce sont les États-Unis qui ont

payé le prix de leurs erreurs et de leurs insatiables ambitions. L'image de Kissinger est quelque peu ternie. Ce n'est pas que Hersh apporte des révélations dans chacune des pages qu'il a écrites. Il poursuit son dialogue avec les principaux protagonistes au travers de leurs mémoires, rectifiant ici, contredisant là. Il complète l'acte d'accusation que William Shawcross avait commencé à dresser ¹. Malheureusement, il s'arrête en 1973, laissant dans l'ombre la navette au Moyen-Orient qui a suivi la guerre du Kippour et fut l'un des grands moments de l'épopée kissingérienne.

Tout compte fait, Hersh ne convainc qu'à moitié. L'accusation semble trop systématique. Le lecteur se demande si Kissinger n'est pas aujourd'hui victime d'une légende noire, comme il était, il y a quelques années, bénéficiaire d'une légende rose. Peut-être n'a-t-il mérité « ni cet excès d'honneur ni cette indignité ». A moins qu'une fois de plus, on ne succombe aux charmes du magicien.

* Seymour M. Hersh, Kissinger. The Price of Power, London, Faber and Faber, 1983. 1. William Shawcross, Une tragédie sans importance. Kissinger, Nixon et l'anéantissement du Cambodge, Paris, Balland-France Adel, 1979.